Osaka University Knowledge Archive

Title	Fonction du <<fontenellisme>> et de l' <<espagnolisme>> dans la Vie de Henry Brulard : 1. Fontenellisme de Henri Gagnon
Author(s)	Kasuya, Yuichi
Citation	Gallia. 1994, 33, p. 9-14
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/12193
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

Osaka University

Fonction du « fontenellisme » et de l' « espagnolisme » dans la *Vie de Henry Brulard* :

1. Fontenellisme de Henri Gagnon

Yuichi KASUYA

L'affection que nourrissait Henri Beyle pour son grand-père maternel est bien connue. Henri Gagnon est à la fois son « camarade sérieux et respectable[1] » et son éducateur :

> Mon excellent grand-père, qui, dans le fait, fut mon véritable père et mon ami intime [...][2] .

> Dans le fait j'ai été exclusivement élevé par mon grand-père, M. Henri Gagnon[3] .

> Il me communiqua [...] en réalité presque tous ses goûts, [...][4] .

> J'aidais toujours mon grand-père à arroser les fleurs, et il me parlait de Linné et de Pline, non pas par devoir, mais avec plaisir. Voilà la grande et extrême obligation que j'ai à cet excellent homme[5] .

D'après Stendhal, Henri Gagnon chérissait lui aussi de tout son cœur son petit-fils, souvenir de sa fille disparue :

> [...] cet excellent homme qui m'adorait et n'aimait point son fils, [...][6] .

---

1) *Vie de Henry Brulard*, ch.XIV, in *Œuvres intimes II*, Pléiade, 1982, p.672.

2) *Ibid.*, ch.V, p.577.

3) *Ibid.*, ch.III, p.552.

4) *Ibid.*, ch.III, p.553.

5) *Ibid.*, ch.XVI, p.698.

6) *Ibid.*, ch.III, p.554.

> [...] je suis convaincu que mon grand-père ne regrettait que moi à Grenoble et n'aimait que moi[7].

> A douze ans, un prodige de science pour mon âge, je questionnais sans cesse mon excellent grand-père dont le bonheur était de me répondre. J'étais le seul être à qui il voulût parler de ma mère. Personne dans la famille n'osait lui parler de cet être chéri[8].

Concernant ce grand-père, on sait aussi que le nom de Fontenelle est évoqué plusieurs fois par Stendhal pour le décrire. En fait, dans la *Vie de Henry Brulard*, il est souvent question du « caractère à la Fontenelle[9] » de Henri Gagnon, et Stendhal parle même de « fontenellisme[10] » . L'association ne s'est pas produite chez Stendhal, semble-t-il, avant la rédaction de la *Vie de Henry Brulard*, plus précisément avant celle du chapitre VI. C'était, d'après la note marginale, le 2 décembre 1835 :

> Je vois, mais aujourd'hui seulement, que c'était un homme qui devait avoir un caractère dans le genre de celui de Fontenelle, modeste, prudent, discret, extrêmement aimable et amusant avant la mort de sa fille chérie[11].

Il est donc très curieux que l'on trouve sous la plume de Stendhal presque toujours des remarques négatives à l'égard de cet écrivain. Bien que Stendhal voie un esprit fin[12] dans ce favori du salon de Mademoiselle de Scudéry, l'âme de Fontenelle est toujours qualifiée de « froide[13] » ; s'il est aimable, c'est qu'il n'aime rien[14]. C'est un écrivain qui ne sait pas peindre l'homme[15], écrivain

---

7) *Ibid.*, ch.V, p.579.

8) *Ibid.*, ch.X, p.636.

9) *Ibid.*, ch.VI, p.591-592; ch.XI, p.643; ch.XV, p.682; ch.XVII, p.705; ch.XX, p.719. « Sa prudence à la Fontenelle » (ch.V, p.579) ; « sage à la Fontenelle » (ch.VII, p.597) ; « véritable Fontenelle » (ch.VII, p.601) .

10) *Ibid.*, ch.XII, p.653.

11) *Ibid.*, ch.VI, p.591.

12) « Les langues transposantes sont plus propres aux esprits fins, tels que Fontenelle » (20 février 1803, *Journal littéraire I*, Cercle du Bibliophile, p.129) .

13) « Qualité de l'âme. Ardente (Jean-Jacques) . Froide (Fontenelle) » (1811, *Journal littéraire II*, Cercle du Bibliophile, p.358) .

14) Avril 1804, *Journal littéraire I*, p.304.

15) 11 juin 1804, *Journal littéraire I*, p.344.

médiocre et complètement démodé[16]. De plus, chez lui, le souci excessif de l'amabilité et de la finesse abîme l'expression de la vérité. Stendhal ajoute :

> La finesse gâte certaines vérités. Je crois qu'on en voit des exemples dans Fontenelle[17].

Il faut reconnaître qu'il est tout à fait naturel qu'un grand adorateur de l' « amour-passion » n'estime guère le « technicien du bonheur » qui recommande l' « immobilité » de l'âme. Mais, le nom d'un philosophe pour lequel Stendhal ne témoigne guère de respect revient avec trop de ténacité à côté de celui de son « véritable père » , n'est-ce pas là un trait significatif ?

A ce propos examinons les aspects négatifs de la personnalité de Henri Gagnon. Malgré toutes les faveurs qu'a reçues le jeune Henri de son grand-père favori, il ne se prive pas de le critiquer de temps en temps. Ainsi Henri Gagnon se voit souvent accuser d'inertie. Il n'a pas su prendre audacieusement la défense de son petit-fils abandonné aux mains hostiles de son gendre, Chérubin Beyle, et de sa propre fille, Séraphie. Face à leur « tyrannie » exercée au nom de l'éducation, il n'a presque rien fait. Le mutisme l'emportait malgré son amour pour son petit fils.

Et c'est précisément son « fontenellisme » qu'allègue Stendhal pour expliquer cette attitude passive :

> [...] j'ai été un pauvre petit bambin persécuté, toujours grondé à tout propos, et protégé par un sage à la Fontenelle qui ne voulait pas livrer bataille pour moi, et d'autant qu'en cas de bataille son autorité supérieure à tout lui commandait d'élever davantage la voix ; or c'est ce qu'il avait le plus en horreur [...][18].

Stendhal affirme être sûr que Henri Gagnon est au fond tout à lui, mais qu'il cache seulement ses véritables sentiments à cause de son « fontenellisme » . Voyons comment il réagit devant les scènes de dispute entre Séraphie et Henri:

---

16) *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres* (1840) , Cercle du Bibliophile, t.47, p.242.

17) 15 juillet 1804, *Journal littéraire II*, p.30. Voir aussi *Journal littéraire I*, p.372, *De l'amour II*, XCI, Cercle du Bibliophile, p.171.

18) *Vie de Henry Brulard*, ch.VII, p.597.

> Pendant ces scènes violentes, qui se renouvelaient une ou deux fois par semaine, mon grand-père ne disait rien ; j'ai déjà averti qu'il avait un caractère à la Fontenelle, mais, au fond, je devinais qu'il était pour moi[19].

Cette explication est-elle parfaitement convaincante ? Est-ce qu'on peut trouver des faits concrets qui prouvent que Henri Gagnon est bien au camp de son petit-fils ?

Peut-on vraiment démontrer que son attitude résulte de son fontenellisme et non pas d'un accord implicite avec Séraphie et Chérubin ?

Stendhal nous suggère, au fil de sa plume, que son grand-père n'est pas tout à fait tel qu'il l'aurait souhaité être. Lorsque Henri Gagnon condamne le mensonge de Henri Beyle :

> [...] mon grand-père me gronda doucement et poliment, mais ferme, pour le mensonge. Je sentais vivement ce que je ne savais exprimer. Mentir n'est-il pas la seule ressource des esclaves[20] ?

Stendhal reconnaît chez lui une âme bourgeoise :

> [...] il était facile à concevoir des haines éternelles pour des torts très petits et je ne puis laver son âme du reproche de bourgeoisie[21].

Plus tard l'air méprisant qu'il prendra à l'égard de la famille de son amie scandalisera Henri Beyle :

> [...] j'aurais pardonné l'imputation d'un crime à la famille Bigillion, mais le mépris ! Et mon grand-père était celui qui l'avait exprimé avec le plus de grâce, et par conséquent d'effet[22] !

Selon Stendhal la « conversion » de Henri Gagnon au jésuitisme[23] est

---

19) *Ibid.*, ch.XI, p.643.

20) *Ibid.*, ch.XV, p.682.

21) *Ibid.*, ch.XX, p.718.

22) *Ibid.*, ch.XXVII, p.790.

23) Nous avons examiné la conception stendhalienne de ce mot dans notre « Le « jésuite » chez Stendhal » in *Etudes de langue et littérature françaises*, n° 64, 1994.

certaine :

> Sans avouer que j'avais lu *La Nouvelle Héloïse*, j'osai lui en parler avec éloge. Sa conversion au jésuitisme ne devait pas être ancienne ; au lieu de m'interroger avec sévérité il me raconta [...][24].

> [...] mon grand-père (nouveau converti, je pense) s'abstenait de plaisanter sur les livres que mon père et Séraphie me faisaient lire[25].

Mais y a-t-il jamais eu une « conversion » ? Il faut, en effet, remarquer que c'est le même mutisme qui est qualifié tantôt de fontenellisme, tantôt de jésuitisme, sans qu'on puisse y trouver une différence apparente. Stendhal hésite sur l'époque exacte de la « conversion » de son grand-père. Celui-ci pouvait, du moins dans la société, être toujours aimable comme Fontenelle, c'est-à-dire, cacher son véritable sentiment, sa tristesse :

> Mon grand-père, en ces temps heureux, prenait la reli[gion] fort gaiement [...] ; il ne devint triste et un peu religieux qu'après la mort de ma mère (en 1790) et encore, je pense, par l'espoir incertain de la retrouver dans l'autre monde[26].

> Je découvris bientôt après qu'il se confessait fort rarement. Il était extrêmement poli envers la religion plutôt que croyant. Il eût été dévot s'il avait pu croire de retrouver dans le ciel sa fille Henriette [...], mais il n'était que triste et silencieux. Dès qu'il arrivait quelqu'un, par politesse il parlait et racontait des anecdotes[27].

> Je croirais volontiers que mon grand-père était un nouveau converti vers 1793. Peut-être s'était-il fait dévot à la mort de ma mère (1790) ; [...][28]

De toute façon, Henri Gagnon finit par perdre la confiance du petit Henri.

---

24) *Vie de Henry Brulard*, ch.XVI, p.702.
25) *Ibid.*, ch.XXIV, p.762.
26) *Ibid.*, ch.V, p.582.
27) *Ibid.*, ch.X, p.627.
28) *Ibid.*, ch.XX, p.717.

Après le récit de l'affaire du billet Gardon Stendhal réfléchit :

> Je le dis avec peine, je commençais à moins aimer mon grand-père, et aussitôt je vis clairement son défaut : « Il a peur de sa fille, il a peur de Séraphie [29] ! »

Mais, s'il n'y avait pas de « fontenellisme » , s'il n'y avait pas de « conversion » , cela signifierait que Henri Gagnon était, dès le début, « jésuite » et sincèrement d'accord avec Chérubin et Séraphie. Dans ce cas tout le monde serait d'accord sur l'éducation de l'enfant [30] ; personne ne dénoncerait la fausseté des « tyrans » et le reproche de leur injustice deviendrait peu convaincant. Dire que Henri Gagnon est un être comme Fontenelle, c'est affirmer qu'il s'agit d'un homme qui, pour la sérénité de l'âme, sacrifie sans regrets la vérité et la justice. Evoquer le nom de Fontenelle pour le décrire ou voir en lui du « fontenellisme » , c'est prétendre que, s'il se taisait, c'était malgré lui et qu'il ne donnait pas son consentement implicite à Séraphie et à Chérubin. Le fait d'insister sur cette analogie sert donc à renforcer l'accusation d'hypocrisie visant le camp ennemi et Stendhal a donc certainement intérêt à voir du fontenellisme chez son grand-père. (*A suivre*)

(金沢大学助手)

---

29) *Ibid.*, ch.XII, p.652.

30) Nous nous proposons d'examiner le cas d'Elisabeth Gagnon dans la deuxième partie de cet article.